1895

1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze

Revue de l'association française de recherche sur
l'histoire du cinéma

72 | 2014
Varia

Le machinisme et la révolution dans *À nous la liberté !* de René Clair vus par trois périodiques de gauche

*Of machines and the revolution in Rene Clair's À nous la liberté ! as seen by
three left-wing periodicals*

François Albera

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/1895/4808>

DOI : 10.4000/1895.4808

ISSN : 1960-6176

Éditeur

Association française de recherche sur l'histoire du cinéma (AFRHC)

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2014

Pagination : 109-127

ISBN : 978-2-37029-072-4

ISSN : 0769-0959

Référence électronique

François Albera, « Le machinisme et la révolution dans *À nous la liberté !* de René Clair vus par trois périodiques de gauche », *1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze* [En ligne], 72 | 2014, mis en ligne le 01 mars 2017, consulté le 15 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/1895/4808> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/1895.4808>

À nous la liberté! (René Clair, 1931). Coll. Cinémathèque française.

Le machinisme et la révolution dans *À nous la liberté!* de René Clair vus par trois périodiques de gauche

par François Albera

Le film de René Clair, second film sonore et parlant du réalisateur, revêt une importance particulière sous cet aspect même : Alain Boillat le montre à l'envi dans l'étude publiée dans ce numéro. En même temps, ce film qui évoque le monde industriel au sein d'une usine de phonographes et offre une satire tour à tour féroce et bon enfant de l'ascension sociale d'un forçat évadé devenu grand patron, des relations sociales au sein de l'entreprise (discipline, hiérarchie), du travail à la chaîne et de l'automatisation – caressant le rêve d'une usine sans ouvriers, libérant ceux-ci de toute tâche astreignante et les vouant au loisir –, survenant dans un contexte de crise économique, de conflits sociaux et de tensions politiques internationales, n'a pu être reçu seulement comme une fantaisie sonore, prétexte à chansons et à amourettes ou un « divertissement de qualité pour les gens de goût », « du cinéma pur » (*l'Illustration*, 30 janvier 1932). Dans les quotidiens qui parlent du film en décembre 1931 et par la suite, pour peu qu'on tourne leurs autres pages, on tombe sur des drames économiques, sociaux, politiques. Aussi, d'horizons de pensées assez différents et divergents, des appréciations diverses lui sont apportées sur le plan de la vision qu'il donne de l'usine (machinisme, chaîne) grâce aux décors très élaborés du décorateur Lazare Meerson, de véritables maquettes architecturales modernistes, et sur celui de sa satire sociale (argent, rapports de classes). Si tous les critiques relèvent ces thèmes – en particulier celui du machinisme –, il en est cependant peu qui les discutent. Ainsi Charles Jouet dans *le Populaire*, quotidien du parti socialiste (SFIO), qui consacre pourtant deux chroniques successives au film (les 18 et 25 décembre 1931). S'il énumère les thèmes (dont le « parallélisme du travail à la chaîne en prison et à l'usine », l'« inscription de chômeurs pour l'embauche. Une chanson d'être invisible donne l'ordre d'inscrire le nom, l'adresse, etc. et de tendre le doigt pour une empreinte », « le machinisme créateur de joies dès qu'il permet aux ouvriers conducteurs de se distraire à peu près sans arrêt »), il ne porte aucune appréciation sur la représentation qui en est donnée, se bornant à dire que « René Clair a raillé des résultats de civilisation ». Il n'entend intervenir que sur le plan du « cinéma » pour dire son estime pour le réalisateur (« doigté ») et le musicien (« la musique imitative et railleuse de M. Georges Auric »), inspiré « directement par les idées de M. René Clair ». Pourtant dans la colonne voisine Jean George-Auriol et Robert Kiefe (qui animent *la Revue du cinéma*) s'insurgent : « Assez de films qui ignorent le monde des travailleurs ! ». L'appel se termine de manière très vigoureuse par une incitation aux « spectateurs » à « réclamer d'autres films et à protester contre ces spectacles qui insultent à leur vie, modestement laborieuse. » Et un appel à la responsabilité politique des socialistes quand ils vont au cinéma dont l'exorde retrouve l'un des mots d'ordre de Moussinac dans *l'Humanité* du 25 décembre 1931 :

« Les lecteurs du *Populaire* ne doivent pas être socialistes le matin seulement en achetant et en lisant leur journal, mais le soir aussi, dans le choix de leurs distractions : le cinéma a des effets considérables au point de vue politique et social, effets que presque tous nos amis ignorent ou sous-estiment : la production est tout entière donnée par les forces d'argent, les spectateurs ne devraient jamais l'oublier ; ils réaliseraient alors pleinement pourquoi tant de films sont sournoisement tendancieux ou simplement d'une écœurante vulgarité ; leur vigilance, mise en éveil, pourrait alors leur désigner clairement les œuvres qu'ils ont le devoir de siffler. »

On a retenu quelques-unes des critiques discutant la vision du monde du travail que donne Clair, appartenant à des courants de pensée variés : dans la revue *Plans* (où l'influence de Le Corbusier est forte), on accueille le film en tant que proposition économique et sociale. Les Surréalistes et les communistes en revanche fustigent les illusions que distillerait le film.

1. Un débat entre lecteurs de *l'Humanité* à propos d'*À nous la liberté* !

On ne s'est guère avisé, avant que Bert Hogenkamp ne consacre un article développé à ce phénomène, que dans les colonnes de *l'Humanité* de 1931 à 1933, le critique de cinéma en titre, Léon Moussinac, encouragea ses lecteurs à prendre la parole et publia sous la rubrique « La critique des spectateurs » des contributions de « correspondants ouvriers » (*rabcor*s) ou de simples lecteurs sur les films alors en exploitation. Parmi ceux-ci *À nous la liberté* ! occupe une place de choix en raison de sa vision du monde ouvrier et patronal et de l'issue qu'il donne à sa fable (l'usine remise aux ouvriers, l'automatisation libérant ceux-ci et le choix des deux personnages principaux d'une liberté vagabonde). Après un « Point de vue » sur le film liminaire signé de Moussinac, le débat entre lecteurs, commenté et organisé par le critique, s'étend de décembre 1931 à janvier 1933. On verra ci-dessous qu'outre l'appréciation qu'en font les militants sur le plan politique et social, il ne manque pas par ailleurs de considérations concernant le son et la narration à l'époque du parlant ou encore le mélange des genres. Sans compter le souci exprimé à plus d'une reprise de commenter les films – le parlant empêchant désormais de les commenter en direct voire de les siffler –, les présenter, les discuter, démarche même que les ciné-clubs d'après la Deuxième Guerre mondiale reprendront et généraliseront.

* *
*

Notre Point de vue

À nous, la liberté! par Léon Moussinac¹

René Clair est le plus intelligent des cinéastes français. Il est aussi le seul cinéaste européen sur la brèche depuis la défection de Pabst. On sait, en effet, que ce dernier, découragé par les luttes qu'il dut mener sans cesse, depuis *la Rue sans joie* jusqu'à son dernier film *la Tragédie de la mine*, contre les employeurs, les mercantis de tout poils et la censure policière internationale, a renoncé aux sujets à tendance plus ou moins sociale et tourne en ce moment une version parlante de l'*Atlantide* de Pierre Benoît... en espérant des temps meilleurs.

René Clair travaille pour le compte d'une firme franco-allemande qui lui laisse un certain « jeu » – il n'est pas question de liberté proprement dite – c'est-à-dire qui ne lui impose point nécessairement des scénarios et des vedettes, mais il « accepte » ses projets, à condition bien sûr que lesdits projets offrent des garanties de succès. C'est beaucoup, si l'on considère la façon dont besognent les autres, parmi lesquels le plus grand nombre n'a pas volé ce travail forcé.

René Clair a refusé les offres de l'Amérique où il pensait, justement, être contraint de renoncer à ce qui lui reste d'indépendance...

C'est dans de telles conditions, aujourd'hui privilégiées, qu'il a réalisé son dernier film, *À nous la liberté!*

Ce film soulèvera des discussions, car il est équivoque dans ses intentions et provoque, au-delà de ses impressions diverses, un évident malaise. Cela est dû à des causes diverses, assez difficiles à démêler, qu'on ne découvrira qu'au contact des salles populaires, mais dont les principales sont les suivantes :

NOTRE POINT DE VUE "À NOUS LA LIBERTÉ!"

René Clair est le plus intelligent des cinéastes français. Il est aussi le seul cinéaste européen sur la brèche depuis la défection de Pabst. On sait, en effet, que ce dernier, découragé par les luttes qu'il dut mener sans cesse, depuis *la Rue sans joie* jusqu'à son dernier film *la Tragédie de la mine*, contre les employeurs, les mercantis de tout poils et la censure policière internationale, a renoncé aux sujets à tendance plus ou moins sociale et tourne en ce moment une version parlante de l'*Atlantide* de Pierre Benoît... en espérant des temps meilleurs.

René Clair travaille pour le compte d'une firme franco-allemande qui lui laisse un certain « jeu » – il n'est pas question de liberté proprement dite – c'est-à-dire qui ne lui impose point nécessairement des scénarios et des vedettes, mais il « accepte » ses projets, à condition bien sûr que lesdits projets offrent des garanties de succès. C'est beaucoup, si l'on considère la façon dont besognent les autres, parmi lesquels le plus grand nombre n'a pas volé ce travail forcé.

René Clair a refusé les offres de l'Amérique où il pensait, justement, être contraint de renoncer à ce qui lui reste d'indépendance. C'est dans de telles conditions, aujourd'hui privilégiées, qu'il a réalisé son dernier film, *À nous la liberté!*

Ce film soulèvera des discussions, car il est équivoque dans ses intentions et provoque, au-delà de ses impressions diverses, un évident malaise. Cela est dû à des causes diverses, assez difficiles à démêler, qu'on ne découvrira qu'au contact des salles populaires, mais dont les principales sont les suivantes :

1. L'*Humanité*, 25 décembre 1931, p. 4.

Léon Moussinac, « À nous la liberté! », *l'Humanité*,
25 décembre 1931, p. 4.

- 1) le déséquilibre constant entre le réalisme et la fantaisie dans la réalisation même ;
- 2) l'esprit de la musique qui lutte trop constamment avec l'esprit des images.

Expliquons-nous : René Clair effleure trop de questions, trop de problèmes qui touchent au vif de notre chair, de nos pensées, qui occupent toutes nos luttes et créent le drame – non l'opérette. En maintes déclarations, le cinéaste a affirmé n'avoir aucunement songé à faire une satire sociale. Néanmoins nous gardons la première partie de son film (le parallèle entre le travail en prison et le travail en usine) et la dernière partie (la poursuite des billets de mille par les « officiels » bourgeois assistant à l'inauguration d'une fabrique modèle dont la rationalisation et la perfection mécanique permettent aux ouvriers de jouer aux quilles, d'aller à la pêche et de danser sans que la production défaille) comme des morceaux tout à fait excellents. Ils atteignent leur but, lardent de fléchettes cruelles les fesses du capitalisme.

Dans le même temps, nous regrettons que la musique d'Auric, volontairement légère, insinuante, plaisante, au lieu d'accuser la netteté de l'image, rende floue celle-ci et l'épuise en quelque sorte sous le charme. Est-ce calcul ? A-t-on pensé qu'ainsi le film risquerait moins de rebuter les exploitants soucieux de l'abrutissement de leur clientèle, et de heurter la censure ?

Ceci ramène d'autre part une observation technique de la plus haute importance et que nous avons faite à propos d'*Enthousiasme* de Dziga Vertov² : *À nous, la liberté !* prouve que le « contenu » d'un film logiquement conçu et développé selon les méthodes du sonore et du parlant, se découvre aussi bien dans la musique que dans les images³. C'est pourquoi certains passages du film de René Clair projetés « en muet » auraient un accent, un caractère que la musique a détruit presque complètement, parce qu'elle les *corrige*.

Il y a dans ce film toute une série d'épisodes fantaisistes, du meilleur cinéma certes (celui que nous aimons chez Chaplin, celui que nous applaudissons chez Mack Sennett), qui nous montrent deux prisonniers évadés dont l'un réussit admirablement dans l'industrie et devient une sorte de « roi du disque », et dont l'autre, moins astucieux, plus romantique, rêve d'amours et de beaux ciels beaucoup plus que d'argent et de travail. Comment ces deux compagnons séparés dans leur fuite se retrouvent ensuite, comment le premier perd son goût du luxe et de la richesse, et comment le second, déçu par une jolie fille, renonce à toute tendresse durable, comment enfin tous deux en viennent à penser qu'il vaut mieux courir les routes et vivre d'aventure que de travailler pour de l'or ou une femme, dans une société incohérente, imbécile, ignoble enfin, il serait difficile et fastidieux de le raconter. Le déroulement de ces images contradictoires et confuses est, en effet, très cinématographique.

2. Moussinac écrit un premier article élogieux sur *Enthousiasme* de Vertov dans *l'Humanité* du 4 décembre 1931 et y revient la semaine suivante pour critiquer *Monde* qui en a publié une recension négative de Georges Altman s'appuyant sur un texte de Karl Radek parlant de « cacophonie du bassin du Don [Donbass] », sans dire que Radek s'était rétracté, ni dans quel contexte il avait écrit ce texte dans les *Izvestia* (« Notre point de vue. Une "erreur"... », *l'Humanité*, 11 décembre 1931, p. 4).

3. « [...] avec des films tels qu'*Enthousiasme*, autrement dit des films de montage sonore [...], la cinématographie ne fait plus seulement appel à notre œil, mais aussi à notre oreille pour atteindre son but : nous affecter, nous émouvoir. La musique n'est plus un "accompagnement", ELLE CRÉE, comme l'image. Elle est mouvement comme elle. » (*ibid.*)

Mais la conclusion qui se dégage d'*À nous, la liberté!* est qu'en régime capitaliste – mais est-ce bien du capitalisme qu'il est question au-delà de l'opérette? – le travail n'a pas de sens et qu'il vaut mieux, en somme, être chemineau qu'ouvrier. Le public populaire ne manquera pas de se rappeler le héros romantique et littéraire pour qui rien ne vaut la liberté des granges, des fruits volés, du pain mendié et des belles filles culbutées dans un pré; mais il gardera non moins présente la réalité moins poétique: à savoir que tout vagabond relève du gendarme. Les héros de René Clair, voulus joyeux compagnons, ne tarderont pas de finir leur vie comme ils l'avaient commencée: dans les prisons de la République.

Pour remettre les spectateurs en contact avec l'heure présente et la réalité tragique qui s'annonce, on pourrait faire entendre après la dernière note de la partition d'Auric, dans le silence rouvert, ces paroles de Gorki: «... Seule la Révolution *libère* l'homme, non seulement socialement et physiquement, mais encore émotionnellement et intellectuellement.»

* *
*

La Critique des spectateurs Sur *À nous la liberté!*⁴

Nous avons dit ici, en son temps, notre sentiment sur ce film actuellement projeté dans un assez grand nombre de salles. Voici deux critiques de lecteurs:

Du camarade R.M. à Paris:

« On reconnaît immédiatement la main de René Clair. Léger, superficiel, facile à “digérer”, trouvailles ingénieuses nouvelles. Mais que de scènes semblables à celles du *Million!* Courses endiablées, bataille des officiels pour la conquête des billets qui voltigent, etc. On n'a pas abusé de la parole et celle-ci est justement dosée avec le son et l'image C'est, à mon avis, un très bon film du point de vue cinéma.

Mais du point de vue social, c'est une tout autre question.

Révolte de l'esprit individualiste contre les bagnes industriels, les préjugés et soi-disant obligations mondaines, critiques des mœurs de la bourgeoisie pourrie, course à l'argent... et pour terminer une espèce de vision de paradis...

Quelle belle fresque on aurait pu tirer d'un pareil sujet en montrant la vie “dans la société bourgeoise actuelle” et “dans la société communiste”... Mais ici, aucun metteur en scène n'a le courage, ni ne “peut” montrer jusqu'au bout un tel sujet. »

Ces observations sont très incomplètes et le jugement du rabcor 6.776 est beaucoup plus conséquent:

4. *L'Humanité*, 26 février 1932, p. 4.

« ... Bien que l'interprétation de divers faits soit assez honorablement marxiste (le premier capital, d'où sortira la grande usine, n'est pas le produit de l'épargne, mais celui du vol, par exemple), il se dégage de l'ensemble des tendances anarchistes.

La liberté qui est prônée est principalement négative : c'est la négation de toute discipline et de toute sujétion, sans lesquelles aucune société ne peut prospérer et, par la suite, la négation de cette société elle-même. Les usines ne sont des bagnes qu'autant qu'elles sont capitalistes, et non pas parce qu'on doit y travailler avec méthode.

Comme tous les mots abstraits qui ont beaucoup servi, le mot liberté a acquis un sens fort large, et il est de bon ton de distinguer plusieurs sortes de liberté : physique, civile, morale, etc.

Engels fait table rase de toutes ces chinoiseries et résout la question d'une manière qui paraît définitive, en ramenant toutes ces libertés à une condition unique :

“Hegel fut le premier qui exposa exactement le rapport entre liberté et nécessité. Pour lui, la liberté consiste à comprendre la nécessité. La nécessité n'est aveugle qu'autant qu'elle n'est pas comprise.” Ce n'est pas dans le rêve d'une action indépendante des lois de la nature que consiste la liberté, mais dans la connaissance de ces lois, et dans la possibilité ainsi donnée de les faire agir systématiquement en vue de fins déterminées. Cela est vrai aussi bien des lois du monde extérieur que de celles qui régissent l'existence corporelle et intellectuelle de l'homme – deux ordres de lois que nous pouvons séparer tout au plus dans la pensée, mais non dans la réalité. La liberté de la volonté n'est donc pas autre chose que la capacité à se décider en connaissance de cause.” (*Anti-Dühring*, 1^{re} partie, XI).

... L'anarchisme est une arme à double tranchant : il peut être la voie qui mène au communisme certains esprits originairement réactionnaires, et il peut détourner certains esprits révolutionnaires du communisme.

Je crois cependant ce film recommandable. Je ne crois pas qu'il puisse développer le goût du vagabondage dans le prolétariat, ni lui faire supposer qu'il est en droit d'attendre de la libéralité patronale la restitution des usines à leurs véritables propriétaires, les ouvriers. [...] »

* *
*

La Critique des spectateurs⁵

C'est aussi le même dédain pour la forme comique – et spécialement la forme vaudevillesque, chère à René Clair qui dirige « Deux jeunes ouvriers allemands » dans leur critique d'*À nous la liberté* !

« Nous pensons que ce film est moins bon que *le Million*. Beaucoup de choses déjà vues dans *le Million* s'y répètent. Ainsi il suffit qu'un ouvrier se débîne pour que tout de suite une chasse à l'homme commence et les contremaîtres, les flics, l'épicier, tout le monde court derrière. C'est une conception trop

5. *L'Humanité*, 29 avril 1932, p. 4.

simpliste du mouvement et si ce jeu banal se répète dans le prochain film de René Clair, il promet d'être bien ennuyeux. »

Le principe de la poursuite n'est pas particulier aux films de René Clair. C'est le principe de 8 sur 10 des films américains. C'est le principe de toutes les comédies Mack Sennett. C'est le principe du *Signe de Zorro*. Il s'agit seulement de le varier dans ses aspects, et de lui donner une originalité, d'utiliser son mécanisme, sans jeu apparent des rouages...

Sur le fond :

« Sous la forme d'une comédie le film montre notre lieu de travail : l'usine. Tout, le directeur, la rationalisation, les relations entre l'ouvrier et le directeur, est présenté comme vaudeville et doit endormir la conscience de classe des ouvriers. Exemple : l'ouvrier rencontre à l'usine son ancien camarade prison, maintenant directeur, et voici le directeur qui fiche tous ses clients et collaborateurs à la porte pour causer avec le prolétaire. »

Nos camarades s'abusent : ça n'est « pour causer avec le prolétaire » évidemment que, pour rester sur cet exemple, le patron chasse tout le monde de son bureau, c'est parce que le prolétaire en question est *son ancien camarade de prison*, et qu'il pense indispensable et tout de suite plus important que tout le reste, de s'assurer de son silence et sa complicité. Toute sa situation reposant évidemment sur le fait que tout le monde ignore ses « antécédents ».

Ce qui a conduit nos camarades au jugement qu'ils nous adressent, c'est surtout le déséquilibre constant entre le réalisme et la fantaisie dans *À nous la liberté!* et l'esprit de la musique qui lutte constamment avec l'esprit des images.

* *
*

La Critique des spectateurs⁶

Nous avons publié déjà plusieurs critiques d'*À nous la liberté!* de René Clair. La diversité des avis témoigne bien du confusionnisme de ce film. Selon l'esprit avec lequel on l'aborde, esprit prévenu ou non, éduqué ou non, la critique s'exerce sur des parties différentes de l'ensemble.

Le camarade F. M., de Marseille, écrit :

6. *L'Humanité*, 20 mai 1932, p. 4.

« *À nous la liberté!* est une anticipation hardie et originale qui, par besoin, s'écarte de la réalité sociale et des possibilités mécaniques. Il fallait bien une exagération de la part de René Clair pour équilibrer son film et le rendre présentable. »

L'exagération ne serait rien – relativement – si l'équivoque entre le réalisme et la fantaisie, qui sont un des principaux défauts de ce film, ne jouait sans cesse. C'est dans cette équivoque qu'il faut voir la raison pour laquelle, comme il l'avoue lui-même, le camarade F. M. a dû « remettre dans la ligne, pendant la présentation à laquelle il a assisté », des voisins qui commettaient des erreurs sur le fond du film ».

Et il remarque :

« Le parlant a cet effet, auquel on ne s'attendait peut-être pas : la suppression des sous-titres et autres indications a fait patauger le spectateur qui s'adapte mal aux variations brusques d'images et au saut rapide des faits. Pendant l'enchaînement, il perd le sens du sujet. La technique du parlant diffère du muet. Il y a donc des sous-entendus, des allusions qui échappent forcément à beaucoup. »

Il y a évidemment, sinon une nouvelle initiation, du moins une adaptation nécessaire, surtout à l'égard de films qui essaient sinon d'innover, du moins de perfectionner le genre, d'en découvrir les qualités originales, ce qui ne se présente pas évidemment à l'égard de la plupart des films parlants qui ne font que démarquer le théâtre et où les acteurs dialoguent sans cesse à l'écran comme sur la scène.

« René Clair a montré du talent tant sur le fond que sur la mise en scène. L'intérieur de l'usine avec ses surveillants, semblables à ceux de la prison ; la soumission de tous devant le patron ; les billets de mille qui s'envolent au moment de l'inauguration, autant de symboles qui sont souvent incompris.

Quant à Clair, s'il s'est imposé cinématographiquement, il manque à son étude sociale le sens de la conclusion : il n'a pas su démontrer le remède. Il s'est égaré vers une sortie fantaisiste. »

Cette sortie est plus que fantaisiste, elle est une trahison réelle, puisqu'elle ré-accrédite le *Va, chemineau, chemine* !⁷ anarchiste, romantique et périmé de Richepin et ramène la liberté à une fuite sans fin devant les gendarmes... »

La conclusion du camarade P. M. est à signaler :

« Il est difficile de juger René Clair sur ses conceptions du fait qu'il ne peut disposer de toutes ses possibilités. Le régime est là... »

7. *Le Chemineau*, drame en 5 actes en vers de Jean Richepin dont la dernière réplique est « Va, chemineau, chemine » qui devient le refrain des « Mangeux d'terre », poème-chanson de Gaston Couté.

Il doit y avoir un remède à cela, un palliatif plutôt : une organisation capable de prévenir le spectateur par une analyse condensée, serrée, audacieuse et coordonnée. La parole est aux correspondants.»

C'est bien l'organisation des spectateurs à laquelle nous avons fait allusion bien souvent : c'est cette organisation qui pourrait distribuer des tracts dans les salles. Ces tracts eux-mêmes, n'est-ce pas la section cinéma de l'Association des Écrivains et des Artistes Révolutionnaires qui aurait les moyens de les établir ?

*
* *

Nous avons publié déjà plusieurs critiques d'*A nous la liberté !* de René Clair. La diversité des avis témoigne bien du confusionnisme de ce film. Selon l'esprit avec lequel on l'aborde, esprit prévenu ou non, éduqué ou non, la critique s'exerce sur des parties différentes de l'ensemble.

Le camarade F. M., de Marseille, écrit :

A nous, la liberté ! est une anticipation hardie et originale qui, par besoin, s'écarte de la réalité sociale et des possibilités mécaniques. Il fallait bien une exagération de la part de René Clair pour équilibrer son film et le rendre présentable.

L'exagération ne serait rien — relativement — ni l'équivoque entre le réalisme et la fantaisie, qui sont un des principaux défauts de ce film, ne jouait sans cesse. C'est dans cette équivoque qu'il faut voir la raison pour laquelle, comme il l'avoue lui-même, le camarade F.M. a dû « remettre dans la ligne, pendant la présentation à laquelle il a assisté », des voisins qui commettaient des erreurs sur le fond du film ».

Et il remarque :

Le parlant a cet effet, auquel on ne s'attendait peut-être pas : la suppression des sous-titres et autres indications a fait pa-ta-ger le spectateur qui s'adapte mal aux variations brusques d'images et au saut rapide des faits. Pendant l'enchaînement, il perd le sens du sujet. La technique du parlant diffère du muet. Il y a donc des

sous-entendus, des allusions qui échappent forcément à beaucoup.

Il y a évidemment, sinon une nouvelle initiation, du moins une adaptation nécessaire, surtout à l'égard de films qui essaient sinon d'innover, du moins de perfectionner le genre, d'en découvrir les qualités originales, ce qui ne se présente pas évidemment à l'égard de la plupart des films parlants qui ne font que démarquer le théâtre et où les acteurs dialoguent sans cesse à l'écran comme à la scène.

René Clair a montré du talent tant sur le fond que sur la mise en scène. L'intérieur de l'usine avec ses surveillants, semblable à celui de la prison ; la soumission de tous devant le patron ; les billets de mille qui s'envolent au moment de l'inauguration, autant de symboles qui sont souvent incompris.

Quant à Clair, s'il s'est imposé cinématographiquement, il manque à son étude sociale le sens de la conclusion : il n'a pas su démontrer le remède. Il s'est égaré vers une sortie fantaisiste.

Cette sortie est plus que fantaisiste, elle est une trahison réelle, puisqu'elle réaccrédite le « *Va, chemineau, chemine !* » anarchiste, romantique et périmé de Richopin ! et ramène la liberté à une fuite sans fin devant les gendarmes...

La conclusion du camarade P.M. est à signaler :

Il est difficile de juger René Clair sur ses conceptions du fait qu'il ne peut disposer de toutes ses possibilités. Le régime est là...

Il doit y avoir un remède à cela, un palliatif plutôt : une organisation capable de prévenir le spectateur, par une analyse condensée, serrée, audacieuse et coordonnée. La parole est aux correspondants.

C'est bien l'organisation des spectateurs à laquelle nous avons fait allusion bien souvent : c'est cette organisation qui pourrait distribuer des tracts dans les salles. Ces tracts eux-mêmes, n'est-ce pas la section cinéma de l'Association des Écrivains et des Artistes révolutionnaires qui aurait les moyens de les établir ?

La Critique des spectateurs

Sur *À nous la liberté!*⁸

Le film de René Clair est actuellement projeté dans un grand nombre de salles. Nous avons déjà présenté un certain nombre de critiques des spectateurs. La discussion que provoque ce film est la preuve même de l'équivoque sur laquelle – si l'on peut dire – il est construit...

Le sympathisant C., de Marseille, écrit :

« ... Rire et chanter sur les chemins... voilà une liberté douteuse. Non seulement on relève du gendarme, mais encore on aboutit à la mendicité, on rejoint le prolétariat en haillons (le *lumpen-proletariat* de Marx) qui est une des formes les plus ignobles du parasitisme, peu dangereux pour la bourgeoisie entre parenthèses, car le prolétariat vagabond est essentiellement réactionnaire. »

Notre camarade marque la différence entre la rationalisation capitaliste, telle qu'elle est réalisée en URSS, et ajoute :

« La "liberté" qui consiste à se défaire de ces sujétions en se faisant congédier de l'usine, après avoir saboté le travail, n'est pas une solution, mais un mensonge, car toute révolte individuelle contre les conditions irréductibles du fait de leur essence capitaliste est par sa nature même anarchiste, donc opposé aux intérêts ouvriers... »

Le public ne manque pas, non plus, de se souvenir du jésuitique dicton : "L'argent ne fait pas le bonheur" en voyant de quelle façon l'un des joyeux vagabonds se défait de son goût du luxe et de la richesse. De là à déduire que chacun peut se contenter de son sort, on est bien près... »

Ajoutons à ces observations celles-ci du rabcor 2.350 qui complètent et fixent exactement la position critique déjà prise ici à l'égard d'*À nous la liberté!*

« Il me semble qu'il y a deux criteriums pour apprécier d'une manière juste ce film.

Du point de vue du mouvement ouvrier révolutionnaire, c'est un film absolument condamnable. Sa manière superficielle de traiter de la vie ouvrière, son ignorance absolue de la lutte des classes – qui n'apparaît à aucun moment –, sa conclusion qui aboutit au "mot d'ordre" vague et quarante-huitard de la "liberté", tout cela fait que le film apparaît comme une œuvre inutile et stérile.

Elle l'est, du reste, de par sa conception même : c'est un sarcasme, une critique négative, et rien de plus. Comme telle, elle est naturellement inacceptable pour nous et nous devons la dénoncer.

Par contre et tout en la dénonçant, il me semble que nous devons en tenir compte du point de vue du processus qui se développe au sein de la jeune génération d'artistes à laquelle appartient René Clair. Il s'agira naturellement d'établir si René Clair est un vulgaire "chasseur de pognon" pour qui cette œuvre est un genre comme un autre qui lui permet de gagner sa vie – ce qui n'est pas exclu ; ou bien si cette œuvre de critique négative est une étape dans sa formation et si une évolution favorable pour nous est possible chez

8. *L'Humanité*, 3 juin 1932, p. 4.

lui. Il me semble que ce film le rejette quelque peu de la bourgeoisie, qui ne tient naturellement pas à se voir critiquée de la sorte (encore que ce soit relatif) sans qu'il se rapproche de nous.

Ce sera le travail de l'AEAR que d'établir l'évolution ultérieure de René Clair et de déterminer notre attitude vis-à-vis de lui en conséquence. Une projection spéciale avec discussion pourrait être utile à ce point de vue. »

Notre camarade situe très justement la question. Disons-lui qu'il est tout à fait dans les perspectives de l'AEAR de convoquer (aussitôt que cela sera possible à cette association qui a à répondre présentement à tant de questions, tant de problèmes) des réunions de discussion sur les œuvres cinématographiques représentatives, comme elle entend le faire pour les œuvres produites dans tous les domaines (littérature, architecture, musique, peinture, etc.). Mais il ne paraît guère possible d'envisager l'ouverture de tels débats avant la fin de l'été – pour des raisons de préparation théorique et d'organisation pratique.

* *
*

La Critique des spectateurs

Sur *À nous la liberté* !⁹

Plusieurs lecteurs nous ont envoyé déjà leur appréciation du film de René Clair, et dans l'ensemble, ces appréciations se complétaient et constituaient une assez juste critique d'*À nous la liberté*.

« J'ai été voir *À nous la liberté* ! et je tiens à apporter mon point de vue dans la discussion. C'est une âpre critique de notre société capitaliste, de son système de production et de ce qu'on appelle ses capitaines d'industrie. Mais quel confusionnisme !

Le rapprochement entre la prison et l'usine qui reflète bien ce que *sont* les usines-prisons du système capitaliste, cela est bien, mais nous présenter le vagabondage comme la liberté, quelle ironie ! Il y a assez de flics, de gendarmes et de mobiles pour rappeler à ceux qui voudraient suivre cette voie, qu'en réalité la liberté n'est pas là.

“Le travail, c'est la liberté” apprend le professeur à ses élèves, mais quand on voit l'usine-prison, on sent bien tout le mensonge de cette formule. Le travail “sera” la liberté quand, à l'exemple de nos camarades russes, nous aurons jeté bas la société capitaliste et instauré notre société à nous où le travail sera le maître.

Quoi qu'il en soit, René Clair a fait là quelque chose de nettement supérieur à la production habituelle du cinéma bourgeois. Mais il lui manque soit une éducation marxiste, soit le courage de se dresser avec plus de vigueur encore contre la société qu'il critique surtout avec le souci de ne pas lui faire beaucoup de mal.

9. *L'Humanité*, 17 juin 1932, p. 4.

La critique des spectateurs

Le film de René Clair *À nous la liberté* ! est certainement un de ceux qui ont provoqué le plus de discussions entre spectateurs, et c'est bien ainsi. Car, il était indispensable d'éveiller la critique des camarades. Il serait souhaitable qu'un nombre plus grand de films suscitent la discussion. Il semble bien — est-ce l'été ? — que nos correspondants ralentissent leur critique. Et cependant jamais l'intoxication par l'écran n'a utilisé, peut-être, de matériaux plus dangereux qu'en ce moment, particulièrement avec les films « pacifistes » qui continuent à sévir. Une bonne occasion pour les camarades de développer, dans les salles, la propagande en faveur du Congrès ouvrier et paysan, et des préparatifs du Congrès de Genève contre la guerre et de diffuser nos mots d'ordre.

La camarade L... critique cette affirmation d'un correspondant, faite déjà ici même, à savoir que le film *À nous la liberté* ! est « une âpre critique de la société capitaliste » :

Pour moi, « *À nous la liberté* ! », c'est une succession d'images fausses, c'est une caricature du capitalisme et du travail, c'est une des plus parfaites manifestations de l'esprit anarcho-syndicaliste, c'est la légèreté française, de cette France où tout finit par des chansons, et quelles chansons ! C'est un film voué au succès, car soit bût est de donner de tout une image pittoresque où chacun puisse trouver son compte. C'est enfin ce qui, pour des fins de commerce, exploite certaines tendances confusionnistes des masses ; c'est ce que nous devons dénoncer et combattre.

Nous n'avons pas à revenir sur le point de vue que nous avons exprimé ici et qui a été confirmé en grande partie par les camarades qui nous ont écrit. La camarade L... développe un point de vue unilatéral et exclusif, et lorsqu'elle demande pourquoi on a projeté ce film à la Bellevilloise, on peut répondre que cette projection avait son objet en raison justement de la confusion que pouvait faire naître ce film chez les spectateurs. Or elle a pleinement raison, c'est lorsqu'elle demande pourquoi à l'occasion de cette projection, on n'a pas, au cinéma de la Bellevilloise, tiré les conclusions communistes. Ce devrait être la principale tâche d'un cinéma prétendant jouer un rôle éducatif auprès du prolétariat.

L'Humanité, 8 juillet 1932, p. 4.

Ma conclusion : un film de beaucoup supérieur à la production courante, mais où la classe ouvrière, à part son avant-garde possédant une éducation de classe, n'aura pas grand-chose à tirer. »

À noter qu'aucune des critiques reçues ne fait mention de la musique. De la musique qui, si mal adaptée au film, atténue le caractère de certaines scènes, amollit de beaucoup le caractère de plusieurs images, sinon accroît le confusionnisme de l'ensemble. Le déséquilibre entre la réalité et la fantaisie qui provoque souvent, chez le spectateur, une sorte de malaise, a été marqué rarement dans la critique.

* *
*

La Critique des spectateurs¹⁰

Le film de René Clair *À nous la liberté* ! est certainement de ceux qui ont provoqué le plus de discussions entre spectateur et c'est bien ainsi. Car il était indispensable d'éveiller la critique des camarades. Il serait souhaitable qu'un nombre plus grand de films suscitent la discussion. Il semble bien — est-ce l'été ? — que nos correspondants ralentissent leur critique. Et cependant jamais l'intoxication par l'écran n'a utilisé, peut-être, de matériaux plus dangereux qu'en ce moment, particulièrement avec les films « pacifistes » qui continuent à sévir. Une bonne occasion pour les camarades de développer dans les salles, la propagande en faveur du Congrès ouvrier et paysan et des préparatifs du Congrès de Genève contre la guerre et de diffuser nos mots d'ordre.

La camarade L... critique cette affirmation d'un correspondant, faite déjà ici même, à savoir que le film *À nous la liberté* ! est « une âpre critique de la société capitaliste » :

10. *L'Humanité*, 8 juillet 1932, p. 4.

« Pour moi, *À nous la liberté!* c'est une succession d'images fausses, c'est une caricature du capitalisme et du travail, c'est une des plus parfaites manifestations de l'esprit anarcho-syndicaliste, c'est la légèreté française de cette France où tout finit par des chansons, et quelles chansons! C'est un film voué au succès, car son but est de donner de tout une image pittoresque où chacun puisse trouver son compte. C'est enfin ce qui, pour des fins de commerce, exploite certaines tendances confusionnistes des masses : c'est ce que nous devons dénoncer et combattre. »

Nous n'avons pas à revenir sur le point de vue que nous avons exprimé ici et qui a été confirmé en grande partie par les camarades qui nous ont écrit. La camarade L... développe un point de vue unilatéral et exclusif, et lorsqu'elle demande pourquoi on a projeté ce film à la Bellevilloise, on peut répondre que cette projection avait son objet en raison justement de la confusion que pouvait faire naître ce film chez les spectateurs. Où elle a pleinement raison, c'est lorsqu'elle demande pourquoi à l'occasion de cette projection, on n'a pas, au cinéma de la Bellevilloise, tiré les conclusions communistes. Ce devrait être la principale tâche d'un cinéma prétendant jouer un rôle éducatif auprès du prolétariat.

* *
*

La Foire aux films

*À nous la liberté!*¹¹

Ce film mérite d'être vu à condition d'être *commenté*, car il nous fournit quelques éléments sérieux de la critique de la société capitaliste.

Le public est passablement abruti par les Miltonneries¹² et autres stupidités soi-disant comiques, c'est pourquoi un film comme celui de René Clair, doit être commenté.

Les passages où le côté satirique est le principal de la scène, doivent être retenus. Exemple : les machines travaillent toutes seules pendant que les ouvriers pêchent à la ligne ou jouent aux cartes ; les inevitables discoureurs officiels, etc. Il faut retenir aussi le parallèle entre la vie d'usine et la vie de prison. Certains côtés documentaires, comme le travail à la chaîne, sont intéressants. À côté de ça la remise de l'usine aux ouvriers doit être considérée pour ce qu'elle est : une galéjade. Nous sommes en pleine fantaisie. – RABCOR.

* *
*

11. *L'Humanité*, 6 janvier 1933, p. 4.

12. Allusion à Georges Milton (1886-1970), chanteur de caf'conc' puis d'opérette, acteur de cinéma à partir du parlant avec le personnage de Bouboule dans une quinzaine de films (signés notamment Pierre Colombier ou Abel Gance). En même temps que le film de René Clair sort sur les écrans *la Bande à Bouboule* de Léon Mathot.

2. Le Surréalisme au service de la révolution

Dans son numéro 4 de 1932, la revue d'André Breton publie une violente critique du film de René Clair. Au sommaire de ce numéro on trouve par ailleurs les noms de Sade (« Actualité de Sade. Pensées inédites de DAF de Sade »), René Crevel (« Le patriotisme de l'inconscient »), André Breton (« Réserves quant à la signification historique des investigations sur le rêve »), René Char, Paul Éluard, Tristan Tzara, Georges Sadoul (« L'insurrection armée »), Aragon, Pierre Unik, Salvador Dalí. Ce sont René Crevel et Paul Éluard qui traitent du film tandis que Pierre Unik y revient brièvement à la faveur d'une attaque contre *Monde*, l'hebdomadaire dirigé par Henri Barbusse.

* *
*

Un film commercial¹³

De muet devenu parlant, c'est-à-dire atteint de psittacisme, le cinéma reflète les fadaïses, bobards, grossièretés ironiques ou attendries qui firent des théâtres des lieux par excellence écoeurants.

Entre des créatures que le silence avait purifiées, la parole remet une complicité salissante. Un film en vaut un autre, donc pas cher, pas plus cher que le reste, ce reste qu'on veut escamoter, voire glorifier à coups d'images fredonnantes et mouvantes.

Mais la désinvolture ne peut faire publier tant d'inadmissibles équivoques. À de bien rares, à de plus en plus rares exceptions près, des palais de la Paramount à la plus modeste salle de quartier, l'écran est à la dévotion de ce qu'il y a de plus plat, de moins admissible dans l'inadmissible société contemporaine.

Parmi toutes ces salles, il en est une qui n'a rien à envier aux autres, celle du journal fasciste *l'Intransigeant*: les *Miracles*. Or c'est sur l'écran des *Miracles* que l'on pouvait lire dernièrement, après l'avoir lu dans les colonnes de cette revue, le nom d'Albert Valentin qui, il n'y a pas si longtemps, cherchait à nous entraîner à l'inauguration de ce cinéma afin d'y manifester de la façon la plus violente, ce qui nous parut aussi inutile que dangereux, la police la mieux choisie ayant été mobilisée pour cette inauguration.

Comment ne considérerions-nous pas cet extrémisme comme suspect, puisque Albert Valentin paraît sur la scène qu'il voulait attaquer, puisqu'il a collaboré au film que l'on a, il y a quelques jours, présenté aux *Miracles*, plat démarquage des *Lumières de la ville*, qui s'intitule *À nous la liberté*, où il pleut des flics inoffensifs et des billets de banque,

à un film où des gardiens compensent, par une urbanité bien invraisemblable au pays de M. Chiappe, leurs paires de grosses moustaches à peine ridicules, dans des prisons dont les barreaux ont la gentillesse de se laisser couper comme du beurre, de ne pas résister au poids de la misère humaine,

13. *Le Surréalisme au service de la révolution*, n° 4, décembre 1931, pp. 29-30.

à un film où les dactylos portent les dernières créations de nos grands couturiers,
 à un film où (délicate intention dont les chômeurs ne sauraient manquer d'être touchés)
 l'on embauche en musique n'importe qui dans une usine mieux aérée qu'un sanatorium et dont la discipline militaire soudain s'abolit quand le patron prend la clef des champs (*À nous la liberté*, une liberté du style Richepin : *le Chemineau*) et donne celle de ses biens à ses ouvriers qui (par enchantement, sans ombre de Révolution, grâce aux forçats libérés qui collaborent avec les flics pour contraindre le maître employeur à s'enfuir) se trouvent en plein paradis, sans autre travail que la danse et la pêche à la ligne, tandis que leur usine débite automatiquement des gramophones*.

Mais dirait un chroniqueur professionnel, résumer une telle œuvre ce serait la trahir, si toutefois l'on peut trahir l'opportunisme chantonnant qui donne son unité à ce défilé d'images bien françaises** dont nous ne parlerions pas s'il ne nous permettait de dénoncer un homme qui tenta de nous abuser.

René Crevel et Paul Éluard.

PS : L'assistant d'Albert Valentin, en notre présence, ainsi que celle de Breton et d'Aragon, a lui-même déclaré, sans la moindre pudeur, que ce film était contre-révolutionnaire et que, par conséquent, il avait fait œuvre contre-révolutionnaire, mais s'est refusé à rendre publique cette déclaration. Ce qui le juge.

* Il n'est pas douteux que René Clair ait voulu nous donner une satire de cette religion du travail que le communisme, après le capitalisme, adopte avec une mystique candeur. G. Charensol, *Voilà*, 12 décembre 1931.

** Désormais les premières des grands films sont des manifestations mondaines. *À nous la liberté* n'a pas manqué à cette nouvelle tradition et parmi les invités de la Société Tobis, on remarquait les plus hautes personnalités : des princesses, divers généraux et ministres plénipotentiaires, M. Becq de Fouquières, Mme Chiappe, M. Rappoport, etc., etc. *Excelsior*, 20 décembre 1931.

Un panier de crabes

[à propos de la revue *Monde*, de « l'admirateur de Jésus et des Aviateurs » Barbusse, Guéhenno, Poulaille, etc.]

Note : À propos d'*À nous la liberté*, *Monde* (19 décembre) signale « le charme du style de René Clair à l'écran, la grâce et la fantaisie » de ce film. Mais ajoute *Monde*, « il y a mieux : le désir d'effleurer (sic), de creuser même parfois la question sociale, l'effort très net pour, sous la fantaisie et la féerie, évoquer le travail à la chaîne et le travail moderne. »

On ne saurait, en effet, effleurer avec assez de grâce et de délicatesse le problème de l'exploitation de l'homme par l'homme, et la fantaisie dans ce domaine n'est pas pour déplaire à *Monde*.

Affiche de *À nous la liberté!* (René Clair, 1931).

Pourquoi les « Amis de *Monde* » ne consacraient-ils pas leurs prochaines soirées cinématographiques à présenter gratuitement ce film aux chômeurs? Voyons! ces gens qui persistent à réclamer du travail ou du pain comprendraient enfin tout le prix de *la liberté*.

Pierre Unik

* *
*

3. Plans

Cette revue dont le rédacteur en chef est Philippe Lamour et comporte dans son comité de rédaction Hubert Lagardelle, Le Corbusier, François de Pierrefeu, Pierre Winter, exprime sa position dans l'éditorial du numéro 11 de janvier 1932 où Pierre Latercier consacre sa critique cinéma au film de René Clair.

Il commence ainsi :

« Préciser la position de *Plans*, en pleine crise révolutionnaire, n'ajoutera rien, sans doute, à nos affirmations premières. Du moins ce sera jeter une plus vive clarté sur la voie que, fidèles à nous-mêmes et aux événements, nous suivrons inflexiblement.

La substitution d'une économie collective à l'économie individualiste, dont le capitalisme consomme la ruine, nous apparaît, non comme l'effet du désir ou de la volonté, mais comme le résultat de la nécessité.

Qu'on s'en afflige ou qu'on s'en réjouisse, le désordre du monde est le désordre d'un régime. Désormais insupportable à tous, déconcertant même pour ses bénéficiaires, le capitalisme, fauteur de crises économiques et de dérèglements sociaux, est un attentat permanent à la personne humaine.

Il représente, dans une société de plus en plus compliquée et avide d'ordre, le privilège individualiste de produire librement au hasard, comme on veut, quand on veut, au milieu de l'anarchie générale. C'est la course au gain, c'est l'appât de l'argent, qui pousse à ce déchaînement de concurrences et de convoitises ; c'est la conquête frénétique de l'or qui jette ainsi le capitalisme hors de ses gonds.

Désormais le prolétariat industriel, axe du mouvement historique mondial, n'est plus le seul à être écrasé par ce système barbare qui ne fonctionne qu'au bénéfice de quelques-uns et au détriment de l'ensemble : ce sont tous les hommes qui vivent du travail, quelle que soit leur place dans l'échelle sociale. [...]

Et si l'on nous demande qui nous sommes, nous dirons : le parti de la *Révolution constructive*. »

Au sommaire de ce numéro on trouve : Louis Martin-Chauffier (« Notes sur le travail »), René Dupuis (« L'Ordre »), Le Corbusier (« En marge de Krupp et du Creusot »), Fernand Léger (« Chicago »), Pierre Dominique (« Une nouvelle république bourgeoise »), Georges Roux (« L'Œuvre sociale de l'Italie nouvelle »).

À nous la liberté ! par Pierre Latercier¹⁴

[...] À Pabst le Viennois [pour *l'Opéra de 4 sous*] répond René Clair le Parisien. Celui-là, c'est le Voltaire de l'époque machiniste. Un film de Clair, c'est à l'égard de l'état bourgeois actuel ce que durent être jadis *Candide* ou *la Princesse de Babylone*, un conte plaisant qui n'attaque pas directement, qui évite la suspicion attachée aux pamphlets du partisan, mais glisse à côté, se place à un point de vue purement esthétique, mais finalement oblige à réfléchir tous ceux qui n'y avaient pas pensé, désorganise les conformismes, secoue les esprits paresseux, démoralise les pensées fixées et flanque toutes les convictions par terre.

Il s'attaque au problème du machinisme, ce qui ne veut nullement dire qu'il attaque le machinisme. Il pose le problème avec esprit. Un vagabond s'échappe de prison. En appliquant à l'industrie les principes

14. Pierre Latercier, « Spectacles 1931 », *Plans*, n° 11, janvier 1932, pp. 90-92.

de stricte organisation et de discipline de la prison, il fonde une fortune formidable sur l'entreprise de fabrication de phonos, la plus techniquement admirable. Et voici déjà un thème charmant et ironique : image par image, on n'arrivera plus à distinguer du premier coup d'œil les scènes de l'usine et celles de la prison ; les réfectoires, les tables de travail, les surveillants ont une identité troublante.

Dans cette belle organisation qui exige la dépersonnalisation totale, pendant le temps du travail, de l'homme en chaîne, il suffit qu'arrive par hasard le fantaisiste pour que tout soit par terre. Il oublie la pose d'un boulon pour regarder voler une mouche, il veut se rattraper pendant que son le voisin pose le sien et voici tout l'atelier en bousculade, une bagarre sur un appareil et des dizaines d'autres phonographes en souffrance sur la chaîne.

Et cette mécanisation de l'homme donne-t-elle le bonheur ? Le patron, ancien prisonnier, vit dans ce qu'il est convenu d'appeler le luxe. C'est-à-dire qu'il a une maison comme un four crématoire, une poule dont il n'aurait pas voulu pour rien et qu'il garde parce qu'elle l'honore en lui coûtant cher et qu'il est entouré d'un Conseil d'Administration de requins et de gâteux (René Clair qui a un sens parfait des personnages épisodiques ne les a pas manqués au passage). Son bonheur, c'est celui de cette époque en décrépidude. *Il n'est pas fondé sur les valeurs vraies, celles qui expriment et enrichissent la personnalité, mais sur les valeurs vaines, les valeurs de considération.*

Et dès qu'il retrouve son vieux camarade de geôle, le réel, le simple, l'évident reprend le dessus sur le factice, l'acquis, le démontrable. Ce qui compte, ce qui donne le vrai bonheur, c'est le rire immédiat, la simplicité, l'amitié et finalement *la liberté*. Quand, ayant fui, il se retrouve en chemineau sur la grand-route de toujours, vivant de rapines et de chansons et que son auto passe sous ses yeux, un regret le traverse et c'est celui du prestige. Un solide coup de pied au derrière le rappelle à la réalité et c'est le cœur définitivement libéré qu'il repart sur la route avec les vrais trésors intacts.

Est-ce à dire que tout est fichu ? Non. Cette société médiocre et moyenne disparaîtra. Elle croulera, ainsi que Clair le montre bien, sous sa propre obsession, celle de l'argent. Je pense qu'un temps viendra où cette partie du film de Clair, où l'on voit tout un essaim de messieurs dignes se battre comme des chiffonniers dans une pluie de billets de banque, sera considérée comme annonciatrice d'une révolution qui sera fondée sur le mépris du signe monétaire et le rejet du productivisme incontrôlé.

Mais la technique qui, mal organisée, mise au service des privilèges de quelques-uns, a placé l'humanité dans le désordre et les plus bas appétits, ne va-t-elle pas la libérer en lui donnant à la fois le loisir et la satisfaction de ses besoins. Oui, répond Clair, mais avec quelle ironie ! On jette sur une chaîne des vis, des boulons et des morceaux de métal. Et de l'autre côté, deux ouvriers, en jouant à la manille avec un litre de rouge, surveillent la sortie régulière des phonos automatiquement fabriqués. Tandis que sur les bords de l'eau leurs compagnons pêchent à la ligne et dansent.

Folie du machinisme en soi. Vanité d'une civilisation qui s'est détachée des valeurs réelles profondes au profit des valeurs de considération. Problème de la technique et de son juste emploi.

Il n'appartient pas à un artiste comme Clair d'aller plus loin. Il est déjà plus que remarquable que ce soient ces thèmes qui aient retenu son attention et lui aient paru devoir être à la base d'une œuvre apte à intéresser tout un public amoureux d'un art neuf.

Cela veut dire que le cinéma occidental n'entend pas se tenir en dehors des *vrais* problèmes ; qu'il entend n'être au service que des passions réelles et des préoccupations d'une civilisation qui se

transforme. Une fois de plus, l'Occident manifeste par son art – cette fois par sa forme la plus neuve – qu'il ne laissera à personne le soin de régler son destin.

Entre le capitalisme d'outre-Atlantique, obstiné sur ses ruines et la jeunesse d'un pays neuf qui se découvre dans sa toute sa splendide nudité, le vieil Occident fait peau neuve et il sait bien qu'il ne peut demander qu'à lui-même, à son propre examen, l'enseignement d'une expérience qui lui soit propre et qui s'applique à une situation bien spéciale.

Voilà ce que cet art indépendant, inquiet, manifeste avec une originalité de franc-tireur qui fera toujours notre joie.

Chercher à comprendre, aider et préparer à agir, c'est la plus haute mission du spectacle, n'en déplaise aux introspecteurs et autres impuissants ou coupeurs de cheveux en quatre.